

## Un greyhound afghan

Michel Forgues

Number 84, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forgues, M. (2000). Un greyhound afghan. *Moebius*, (84), 81–97.

MICHEL FORGUES

*Un greyhound afghan*

*car suis fidèle  
comme un chien...*

opus 1

en provenance de nulle part, en direction de partout  
en provenance de partout, en direction de nulle part...

un voyageur  
avec pour tout bagage

quelques cahiers de feuilles lignées ou quadrillées  
aux couvertures rigides ou souples  
achetés selon les impulsions des moments  
dans des centres d'achats, des pharmacies  
des magasins à rayons, des étalages de soldes de fin de...

des cahiers aux couvertures noires et rouges  
vertes, grises, lustrées ou mates  
marbrées, gaufrées, disparates

des cahiers à la seule caractéristique commune  
de pages manquantes et manquées  
arrachées à leurs précaires reliures de colles médiocres

des cahiers de papier  
trois enveloppes postales de courrier par avion

pour tout bagage ou presque...

quelques chemises, chandails, chaussettes  
une brosse à dents, un peigne d'aluminium  
un rasoir aux lames usées, un stylo-plume

des cartouches d'encre brune, des timbres  
un carnet d'adresses et de numéros téléphoniques

pour tout bagage

un sanglot dans la gorge, un nœud dans le ventre  
et des souliers de marche... et de marche et de marche

à l'infini...

un paquet éventré de gommes à la menthe éventées

et une cartouche de cigarettes sèches  
achetée à un arrêt de quinze minutes de plein d'essence  
et hamburger all dressed coke frites

et un trousseau de clefs maintenant inutiles

et des allumettes de bois s'entrechoquant dans le fond  
de la poche gauche d'un pantalon de toile de lin  
froissé de la sueur du siège, plissé de l'immobilité  
de la non-observation du défilement du paysage  
dans la fenêtre du train puis de l'autobus  
du trajet rectiligne d'une idée fixe et floue...

\*

là-bas, derrière lui  
il laissait

des formes de meubles sous des housses de silence  
des sables ocres accumulés jusqu'à mi-mur  
jusqu'à mi-mur d'un blanc jaunâtre de nicotine  
d'un petit trois pièces et demie, minuscule et vaste  
comme un temps d'attente dans une gare transitoire

presque vide

sauf de quelques boîtes disparates de formats  
de boîtes de carton non complètement déballées  
de leurs contenus hétéroclites et épars, de livres

et de disques, de vaisselle et d'ustensiles, de bibelots  
et de bijoux et de breloques, de pierres de lave  
d'améthystes violacées encore dans leurs gangues...

des bouquets d'instantanés séchés  
des je t'aime d'instantanés  
des moi aussi séchés  
des je suis heureux que dieu t'ait créé  
des je  
des moi aussi  
des je

des bouquets d'instantanés séchés

il laissait là-bas

des reflets de plaintes giratoires roses d'ambulance  
sur des vitres protectrices de sérigraphies  
d'affiches de cinéma numérotées à tirage limité

des reflets de cris de cauchemars à cinq heures du  
matin  
dans le jacassement du réveil des oiseaux  
et des chats et des poissons rouges

des reflets d'étincelles de briquets  
dans le tic-tac digital frisquet des insomnies

des reflets de braises de tabac sur le pied plaqué laiton  
d'une lampe éteinte, fac-similé d'époque

des reflets de barbe de trois jours dans l'infini  
de deux miroirs à angle l'un de l'autre  
dans une étroite salle de bain bleue

des reflets de gouttes de sang dans la courbe d'un évier  
de porcelaine blanche tachée de rouille de robinets

il laissait  
là-bas...

des balbutiements et des coulées de bave...

la raie blafarde de la porte entrebâillée d'un  
réfrigérateur

il laissait...  
quelqu'un

quelqu'un laissait...

il laissait

l'empreinte d'un pied nu dans la douceur usée  
d'un tapis persan...

\*

l'odeur des huiles âcres, rances et sucrées du bois  
se mariant capiteusement au musc de la sueur des aisselles

d'un homme adossé

à un poteau de lampadaire de route de campagne  
s'allumant progressivement, par saccades safran  
convoquant une éphémère constellation de phalènes  
au bal d'une seule valse...

ce laps de temps pendant lequel une odeur devient un  
parfum

\*

une cabine téléphonique éclairée  
par une ampoule de 60 watts longue durée  
terne de la poussière soulevée  
par le passage en trombe d'automobiles

une cabine téléphonique  
aux parois de verre tapissées d'insectes morts  
aux encoignures garnies de toiles d'araignées vivantes

une cabine téléphonique de guingois  
sur la gauche de la ligne noire d'un horizon  
au ciel versicolore d'un soleil déjà couché

une cabine téléphonique à laquelle quelqu'un  
en provenance de nulle part, en direction de partout  
en provenance de partout, en direction de nulle  
part

quelqu'un reviendrait presque quotidiennement et  
nécessairement

selon les marées de soupirs  
se briser sur des récifs de messages enregistrés  
se fracturer au signal sonore sur des falaises de silences

laisser un message, menue monnaie en main

\*

le suintement des graffiti des grillons  
sur la paroi humide de la brunante

graffiti des semelles de cuir des souliers  
sur le gravier longeant une route secondaire  
d'une campagne asphaltée d'été, baignée et bénie du lait  
bleu  
et paisible d'une pleine lune de canicule de juillet

meuglements mystiques d'un anonyme troupeau  
de bêtes à cornes ruminant l'euphorie des végétaux  
de la plénitude tiède de la saison

\*

là-bas  
des couloirs d'air chaud balisés de parcomètres publics  
de bancs publics, de poubelles publiques bosselées

là-bas

des frôlements de fragrances acidulées incompatibles  
d'indifférences déambulant bras-dessus, bras-dessous

là-bas

des ruelles traversées en deux bonds par des chats  
rachitiques

là-bas

la double enfilade parallèle de façades et d'effluves de fritures grecques, de relents de parmesan, de romano frais râpé, de riz inodore ou vermicelle vapeur, de poissons panés, de langoustes éventrées, de coulées de beurre d'ail fondu et ranci, de restes de tables, d'os de poulet, de rots de satisfaction garantie, de chasses d'eau tirées, de tintements mats des trinqueurs, de succions de mains moites d'affaires conclues, de cure-dents mâchonnés aux commissures des bouches, de petits silences secs et sourds de ruptures, d'adultères déductibles d'impôts, de coulis de désirs, de mesquineries en cent vingt mots minute, de l'isolement étincelant d'un premier tête-à-tête, de l'isolement ternissant de la lecture de l'horoscope du jour, du roman du moment, de la chronique nécrologique d'hier ou de demain, de claquements de doigts, d'additions s'il vous plaît, de cliquetis du crédit, du pourboire du pouvoir et du pouvoir du pourboire, de la flaque verte du verre de vin rouge de trop sur le pavé de briques imbriquées, d'une cycliste casquée à contresens du flot de passants sur le trottoir, de l'accrochage d'un klaxon coréen fabriqué au mexique avec le camion de la cueillette des ordures commerciales, de la mastication du surplus des repus...

\*

là-bas

sous des banians au néon  
des bouddhas obèses imbibés d'alcool à quarante degrés  
dans les galaxies tournoyantes et éphémères et fabuleuses

d'une première neige hâtive d'automne chutant  
lentement  
sur le quartier chinois d'une ville du nord de l'amérique  
du nord

où quelqu'un marche  
en compagnie de quelqu'un  
rencontré par hasard

un hasard  
aussi pur que la ligne mélodique au saxophone alto  
du souffle d'un jazzman incolore en mal de morphine ou  
d'amour  
ou d'innommé ou d'innommable...

là-bas  
dans les bouffées de chaleurs et de solitudes multiples  
dans des effluves fauves et des couleurs perverses  
des sourires à cran d'arrêt  
des éclats de rires brisés  
des échos de verbes cassés  
et des mégots d'anxiété écrasés au plancher  
et des fantasmes laminés aux murs...

lui

un silence strangulé par gorgées de bières tièdes  
sectionné par le pointage cumulatif d'un jeu vidéo  
cautérisé par les spasmes nerveux du clip du moment qui  
passe...

là-bas  
lui

le fracas d'un gros pichet de sangria et de huit verres  
stérilisés  
se brisant au contact du terrazzo englué de houblon et de  
bêtise  
abondamment répandus au plancher



là-bas

l'incision d'une flamme de briquet jetable  
dans le halo laiteux d'une pleine lune d'automne  
d'un hiver tardif cette année-là

l'emmêlement des fumées exhalées symétriquement  
des bouches des profils de deux ombres chinoises  
un instant dans le rétroviseur d'une voiture-taxi

là-bas  
un taxi  
lui

tendant de se frayer un chemin dans les incessantes  
éraflures  
des gyrophares bleus et rouges sur les faces fascinées  
d'une petite foule de curieux attroupés

un taxi  
lui pourquoi?

tendant d'ouvrir un passage parmi les soubresauts des  
carpes d'or  
et des poissons anges agonisant sur les pavés pailletés  
des débris d'une vitrine éclatée en mille miettes

un taxi  
lui pourquoi?

tendant de fuir la catatonie blafarde des phares avant  
des voitures de police sur la mer de céramique rouge  
carmin  
de dragons aux vertèbres torsadées en rondes-bosses noires  
et vert jade balafrees de graffiti aérosol

un taxi  
pourquoi lui?  
dans les mille miettes depuis les débuts des mondes

un taxi  
dans un trou noir

tendant de franchir la frontière du soudain maelström dû  
au simple  
frottement d'une allumette de bois sur le rugueux de  
l'asphalte  
d'un cercle de feu, d'une piste de danse  
de l'arène des délires d'un homme s'inondant d'essence

tendant d'échapper au happement  
d'une flagrante et fulgurante et flamboyante intuition  
d'un plan-séquence cinématographique projeté en ralenti  
dans l'âme maintenant masquée de lunettes solaires noires  
d'une rencontre de pur hasard

un taxi  
conduit par un ange noir exporté du zaïre  
le taxi

tendant de s'arracher à l'attraction de l'implosion de la  
combustion de l'air ambiant, aux redressements puis  
aux déhanchements du tango d'une torche humaine, au  
choc d'un crâne sur une bordure de trottoir, au galop  
des agents de la paix, à l'enveloppement dans des cou-  
vertures de laine rouge d'un corps recroquevillé sur le  
sol, au visage carbonisé d'un homme sur la blancheur  
fraîche d'un petit oreiller, aux peut-être dernières paro-  
les de ce qui reste presque et encore de quelqu'un deve-  
nant quelque chose sur une civière ultralégère d'alumi-  
nium...

là-bas

\*

l'immobile stupéfaction  
d'un voyageur

perdu dans les ornières et les ronces  
et les mousses boueuses d'un terrain vague  
aussi vague que le ressac de l'eau  
ressassant la question sans réponse...

\*

là-bas

le bruit continu d'un jet d'eau giclant d'un robinet de  
cuivre

les dépouilles d'un pantalon de denim orange  
et d'une chemise de soie absinthe, suspendues  
à la pointe de bambou d'un paravent de papier de soie  
grise  
faisant écran au coin salle de bain d'un loft rectangulaire

avec vue sud, sud-ouest sur le centre-ville  
d'une métropole moribonde du nord de l'amérique du  
nord  
une superficie de deux mille pieds carrés inondée des  
cascades  
des cadences de l'andante cantabile d'un concerto pour  
violon  
de mozart, au quinzième étage d'un édifice  
datant du milieu d'un siècle d'un millénaire qui s'achève

un loft

comble des résonances des cordes et des cuivres et des bois  
et des timbales et d'un clavecin d'époque baroque

un aquarium se balançant, oscillant tel un gigantesque  
pendule  
au bout d'une grue mécanique entre ciel et terre

avec en guise de gulf stream l'âme d'une mezzo-soprano  
modulant sotto voce, soutenant l'atlante de deux torses

gonflés du vent du souffle de la mélodie du spectre de la  
rose  
des nuits d'été d'Hector Berlioz (1803-1869)

la combustion rouge de la pointe d'un cône d'encens de  
santal  
dans un godet de terre cuite, la volute bleuâtre de l'odeur  
sectionnée par la lame de la flamme safran d'une  
chandelle

la crucifixion nonchalante d'un corps nu, de dos  
dans l'embrasure de la fenêtre panoramique du coin salon  
les paupières mi-closes

la soie des cils d'un coup d'œil en plongée sur

des peurs de pointes  
des panneaux réclamant à corps et à cris de couleurs  
des à voir à tout prix      des dernières chances de  
des culs-de-sac      des sens uniques  
des têtes à cœurs      des cinq à sexe  
des gels des idéaux      des chutes du dollar

la déambulation en diagonale de jambes nues

la succion silencieuse de pas de course  
sur un plancher de béton froid

l'entrée en douceur d'un corps froid dans l'eau tiède  
le grain de peau d'un frisson sur la cuisse

les remous de l'immersion du noir jais d'une chevelure  
bouclée

le débordement en nappe liquide sur le plancher  
du volume et du poids des ébats  
des mille et un désirs comblés

les bruissements de l'émergence d'un sourire ruisselant

les tremblements des lèvres et des doigts et des haleines

des brumes d'eau chaude

givrant

dans le miroir d'une petite pharmacie de métal

le reflet de l'image de deux corps

imbriqués l'un dans l'autre

angulaire pierre d'aurores boréales

des évanescences cathédrales humaines...

des brumes d'eau chaude

s'élevant

d'un bain tombeau blanc

puis

pour toute lumière

le cri mauve

puis

pour toute lumière

le silence grenat

du dernier chiffre digitalisé de la fin de  
lecture

laser de la dernière plage d'un disque  
compact

là-bas

nous

là-bas

\*

là-haut

ici, ce soir

promeneur en provenance de nulle part, en direction de  
partout

perdu  
    déployé  
        dérisoire

sur la surface crevassée, rongée, érodée de sel  
et de sable et de vagues successives d'un rocher

un immobilisé aux chaussures de course  
de caoutchouc et de toile beige dégoulinant de vases  
du bilieux brun des algues régurgitées par la marée

en contemplation de la constellation  
de la vomissure lactée  
des souvenirs

là-haut  
là-bas

\*

là-bas

un corps se braque

et qui a soudain au ventre et aux reins

la rage de bondir

pit-bull bâtard pure race non dressé

de sectionner la carotide des rires gras  
de happer au passage les langues roses des potins  
de broyer bruyamment un tibia cellulaire  
de rogner ces faux-fuyants ongles de mensonges  
    acryliques  
de déchiqueter cette insignifiance prêt-à-porter fluo  
de mettre en pièces cette médiocrité en complet-veston  
de baver sur ces chevelures rasées  
de mâcher ces bavardes teintures stressées  
de ronger ces chevilles délicates gourmettées de  
    magouilles

de croquer ces jointures saillantes et cagneuses  
baguées de bassesses  
de briser les cervicales des colonnes vertébrales de la bêtise  
de mordre les mollets gainés de cuir d'un nazisme  
adolescent

de mordre les mollets moulés de soie  
de la dernière mode du mépris  
de mordre les mollets sanglés de lycra du narcissisme  
musculaire  
d'écarteler le sternum du torse bronzé  
bombé de l'arrogance enregistrée  
de craqueler le crâne de l'insomnie inc.  
de déchiqueter les intestins de l'indifférence  
de faire hurler jusqu'à l'éclatement  
les cordes vocales de la monstruosité silencieuse

et surtout

surtout  
de lacérer la joue des mensonges d'amour  
et d'en recracher les molaires et les canines et les  
incisives  
dans la gorge et le sexe de leurs auteurs

là-bas

ce bal bête, cette fête féroce, ces hallalis languides de  
lascivités  
ces coups d'œil, ces coups de langues gantées de peaux  
de reptiles  
ce carnage d'exacerbations tactiles

cette gorgone déguisée en elle-même  
conduisant la samba des mannequins commémoratifs de  
plâtre  
drapés de draps blancs, épinglés de rubans rouges

là-bas

l'acier doux et complice et précis et chirurgical de sourires  
seringues hypodermiques oxydées de clins d'œil  
de connivences de culs

là-bas

un front couronné de cris  
appuyé sur les losanges d'acier emmaillés  
d'une clôture des lamentations de marque frost  
d'une cour d'école déserte et jonchée de citrouilles  
d'halloween  
fracassées par une nuit d'un hiver tardif cette année-là

là-bas

un pigeon gris au cou presque cassé  
gonflé de sommeil dans le creux d'un sol mal gelé

là-bas

une fixité fiévreuse de regard derrière des larmes fumées  
filtrant les luminosités agressives d'une cité du nord  
de l'amérique du nord à trois heures trente du matin

le battement d'une paupière  
à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer

des derniers cris, des à voir à tout prix  
des files d'attente, des clubs de la médiocrité  
des avancées en arrière s'il vous plaît  
des campagnes de levées de fonds  
des clameurs de levées de cons  
au profit des plus en faveur des moins  
des ampoules de 60 watts, des un soir seulement  
des chutes spectaculaires du  
des remontées vertigineuses de  
des dernières paroles, des premiers silences

à vingt mille lieues sous l'éther



la pulsion bleuâtre du temps à la tempe  
et au poignet et à la jugulaire du cou

et puis  
même pas

même pas

le bas de page

le saut de page

le saut de l'ange

\*

ici  
ce soir  
un instant de hoquets

saccadés du difforme d'un informe  
ponctués des intermittences indifférentes des mouches  
à feu...

dans le miel d'ammoniaque de la brise d'un fleuve  
en marée d'éclipse de pleine lune orange de  
juillet

\*

là-bas

pendant la plus que lente  
et titubante ascension d'une pleine lune de secours  
d'un automne attardé, cette année-là

pendant la plus que lente  
chute claudicante de quelques cristaux de neige  
d'un nuage de service d'un hiver tardif, cette  
année-là

pendant la plus que lente  
longue et zigzagante et méticuleuse

et métallique redescende d'un escalier de service  
boulonné à la façade sud d'un édifice presque  
centre-ville  
d'une ville du nord de l'amérique du nord

là-bas

la sphérique coagulation minuscule d'une goutte  
de sang  
du tatouage de la lettre du monogramme mauve d'un  
prénom  
incisé impulsivement en fin d'après-midi  
en signe d'éternité  
rencontré par pur hasard  
par un promeneur en provenance de partout  
maintenant en direction de nulle part...

\*

en post-scriptum...

à tout ce qui précédera  
pendant dix années, presque plus rien  
écrit sur le sable gelé d'une plage de l'absence de lui

la sonorité du silence d'une voix, la cicatrice de lui  
que l'océan fidèle vient lécher, brave chien, bête  
et bon

1979-1997